ESSAI
SUR LA CHLOROSE,

PRÉSENTÉ

A l'École de Médecine de Montpellier, le 17 Germinal, an 9 de la République, (7 Avril, 1801)

PAR ÉTIENNE MALBET, d'Issoire, Département du Puy-de-Dôme.

Utinam modo nostra redirent
In mores tempora priscos !
Anicii Manlii Torquati *Severini Boetii*,
de consol. philos. lib. II, metr. V.

A MONTPELLIER,
De l'Imprimerie de COUCOURDAN, Imprimeur de la Préfecture, Rue du Berger, N.° 127.

AN IX.e RÉPUBLICAIN.
(1801)

3/8332

A. JEAN. BAPTISTE. MALBET.

ET. A. MARIE. SOPHIE. REYMOND.

L'AUTEUR. A. VOULU.

EN. TRAÇANT. CES. NOMS. A. LA. TÊTE.

DE. CET. ESSAI.

RENDRE. AUX. PERSONNES. QUI. LUI. SONT. LE. PLUS. CHÈRES.

UN. TÉMOIGNAGE. PUBLIC.

D'AMOUR. DE. RESPECT. ET. DE. RECONNOISSANCE.

Étienne. ***MALBET.***

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

ESSAI
SUR LA CHLOROSE.

Ce n'a été qu'au moment où il m'a fallu acquitter, envers une École célèbre, la dette que chacun de ses disciples contracte envers elle, lorsqu'il puise dans son sein la doctrine philosophique qu'elle professa de tout temps, que j'ai senti combien il étoit difficile de le faire d'une manière propre à mériter son suffrage. Obligé en ce jour de remplir cette pénible tâche, je dois implorer l'indulgence de mes juges.

Le sujet de ma dissertation est tiré de la médecine-pratique, et ce choix est moins volontaire que forcé. Il m'eût été sans doute plus agréable de pouvoir traiter quelque point de philosophie médicale, à cause de l'avantage que l'on a pour lors de penser d'après soi, indépendamment des jouissances que l'on éprouve par l'espèce de mérite que l'on croit acquérir en parlant de ce dont personne n'a parlé, et en donnant ce que l'on appelle du *neuf*. Il faut avouer cependant, que le désir ne suffit pas pour traiter de tels sujets; ils demandent une tête plus habituée à penser que n'est la mienne, et une plume bien plus exercée; ou s'ils sont le

coup d'essai d'un écolier, ils se ressentent toujours de la foiblesse de leur auteur. Aussi, intimement convaincu de la mienne, j'ai pris un sujet qui a été souvent traité; je n'ai pu dans mon travail que rapporter les sentimens des auteurs que j'ai consultés; les comparer, adopter les plus vraisemblables, et joindre à cela quelques idées que mes recherches ont dû me fournir; heureux! si j'ai su discerner toujours le vrai d'avec l'erreur, et si ma bonne volonté peut en quelque sorte servir d'excuse à mon insuffisance.

On doit entendre par *chlorose ou pâles couleurs*, une maladie caractérisée par un état général de foiblesse et de cachexie, avec bouffissure et changement de la couleur naturelle de la peau, sur-tout à la face, en un jaune plus ou moins verdâtre. Presque tous les auteurs s'accordent à dire que cette affection fut ainsi dénommée par le père de la médecine qui, à ce qu'ils prétendent, l'appella ainsi, ne fesant attention qu'à l'un de ses principaux symptômes, le changement de couleur du corps; ils ajoutent qu'après lui tous les médecins grecs lui conservèrent ce nom. *Astruc* est, je crois, le seul qui nie cette assertion (1). Suivant lui, la *chlorose* n'a jamais été regardée par *Hippocrate* comme idiopathique, mais bien comme un simple symptôme des règles retardées ou supprimées; ce qui a fait, dit-il, que ni lui ni *Galien* ne l'ont indiquée qu'en passant, quoiqu'elle n'ait pas dû être rare autrefois dans la grèce et dans l'italie.

---

(1) *Astruc*, maladie des femmes, tom. 1.er

Je pense très-fort avec *Astruc* (1), que *Varandœus*, *Primerose*, *Sennert*, et plusieurs autres, ont commis une erreur, en attribuant la formation du mot *chlorosis* à *Hippocrate* (2). Je ne l'ai trouvé dans aucun de ses ouvrages, ni même dans ceux des princes de la médecine, ce qui ne me laisse aucun doute qu'on n'a employé cette dénomination que longtemps après eux; et quoique *Aëtius*, au rapport de *Primerose*, ait donné une excellente description de la *chlorose* au cinquante-quatrième chapitre de son dernier livre, il ne la connoissoit sous aucun nom (3): ce n'est que depuis deux cents ans que l'on a mis la *chlorose* au rang des maladies particulières (4). *Langius*, un des premiers qui l'ait décrite, la nomme *febris amatoria*, parce qu'elle s'accompagne de fièvre, et qu'elle est souvent causée par les désirs vénériens. *Mercatus*, *Roderic à Castro*, *Sennert*, et *Rivière* l'ont ensuite désignée sous les noms de *febris alba*, *febris pallida*, *morbus virgineus*, *etc.*; enfin *Baillou* la nomme encore *fœdi colores*. Mais presque tous les modernes ne l'ap-

---

(1) Il dit même que le mot *chlorosis* n'a pas été formé d'après les règles de l'analogie du grec.

(2) *Varandœi*, *de morbis mulierum*, *cap.* 1. « *Nos ex Hippocrate* chlo- » rosin *appellamus.* »

(2) *Jac Primerosii*, *lib. III*, *cap. IV.* « Chlorosin quoque vocat Hippocrate. »

(2) *Sennert*, *tom.* 2. « *Appellatur autem hic morbus ab Hippocrate* » chlorosin.

(3) *Primerose loco cit.*

(4) *Astruc*, lieu cit. pag. 233.

pellent plus maintenant que *chlorose* ou pâles couleurs.

Cette maladie semble dépendre des vices de la société, et principalement de la mauvaise éducation physique que l'on donne aux enfans. Ce n'est qu'à ces causes qu'on doit attribuer cet état de foiblesse, propre aux femmes, qui introduit chez elles la disposition aux affections les plus multipliées. Aussi ne rencontre-t-on jamais la *chlorose* parmi les peuples qui, vivant dans une heureuse simplicité de mœurs et de goûts, se rapprochent encore de l'état primitif. Chez eux la santé, la vigueur sont le partage du sexe, qui chez nous, est toujours foible et en proie à mille maux. La *chlorose* ne s'observe presque pas non plus chez les habitans des campagnes, excepté chez ceux qui y vivent comme à la ville, et qui voulant singer les mœurs des Urbains, se procurent à grands frais leurs jouissances et leurs incommodités.

Selon *Varandœus* et *Primerose* (1), on peut attribuer cette maladie aux efforts multipliés que font les jeunes filles pour se procurer une certaine pâleur, au moyen de laquelle elles prennent un air languissant qui, à ce qu'elles croient, leur donne plus de grâces et de douceur. Cependant, comme dit fort bien *Varandœus*, elle est plutôt due à la manière de vivre des temps présens, qu'à toute autre cause.

« *Quamvis autem morbus iste censeatur ut plurimum ex* » *malâ quadam doctrina seu opinione proficisci, quâ imbutæ* » *virgines, et mulierculæ istæ innuptæ,* (juxtà illud palleat

---

(1) *Primerose* loco cit.

» omnis amans, color hic est aptus amori) *ut sibi majorem* » *formæ gratiam acquirant. Hunc sibi pallorem omni arte et* » *industriâ conciliant ; attamen credibile est quendam etiam* » *esse ipsius, aëris, alimentorum, et fortassis syderum, alia-* » *rumque causarum concursum ; propter quem hic affectus* » *nostro tempore, potius quam superioribus sæculis invaluit* (1). La *chlorose* est très-commune dans les pays méridionaux de l'europe ; elle n'est cependant pas rare dans ceux du nord, sur-tout dans les lieux humides et marécageux. Ainsi, d'après les actes de la société médicale de Berlin, on voit qu'elle est extrêmement fréquente dans cette ville (2) ; cette maladie est également très-familière dans les provinces du midi de la France.

Les jeunes personnes nées dans une condition aisée, *maximeque pulchriores*, dit *Roderic à Castro*, *et* chez lesquelles domine la diathèse *flegmatique-pituiteuse*, y sont les plus disposées ; sur-tout celles qui mènent une vie monotone et gênée, qui font très-peu d'exercice, et dont la sensibilité se trouve vicieusement augmentée par la connoissance trop précoce des passions. Parvenues à l'époque de la puberté, le caractère *chlorotique* se déploie ; et chez les unes la révolution menstruelle ne peut se faire à raison de l'état de foiblesse extrême, tant des solides que des fluides ; chez les autres cette fonction s'opère, il est vrai, mais c'est de la manière la plus imparfaite.

---

(1) *Varandœus*, *loco cit.*

(2) Act. med. Berl. vol. 10.

Les jeunes filles qui par état mènent une vie sédentaire, telles que les ouvrières en linge, etc., y sont très-sujettes; au contraire, celles qui sont livrées aux travaux fatiguans de la vie rustique, ne l'éprouvent jamais. Les occupations pénibles auxquelles elles s'habituent dès l'enfance, chassent chez elles toute disposition à la foiblesse, et les garantissent par là des maux qui en sont la suite ordinaire : aussi, si elles n'ont pas en partage ce que l'on nomme communément *bon ton*, *usage du monde*, elles ont au moins une bonne santé, et l'un vaut bien l'autre, ce me semble.

La *chlorose* atteint non-seulement les filles (*virgines*), mais même les jeunes veuves qui se trouvent exposées aux mêmes causes énervantes que les premières. Parmi ces causes on doit compter principalement la privation forcée des plaisirs vénériens, dont le mariage leur avoit fait connoître les douceurs.

Sauvages, toujours porté à admettre dans ses classes nosologiques des genres et des espèces aussi ridicules que multipliés, regarde la *chlorose* comme pouvant appartenir aux enfans, aux femmes et aux hommes même (1). D'après cela, il la divise en trois genres principaux, qu'il ne manque pas de subdiviser encore. Il appelle *chlorose* des enfans, cet état de *phisconie* avec *pica*, auquel sont sujets les enfans d'un certain âge, qui naissent au sein de l'indigence et du malheur. Mais dans ce cas l'œtiologie et la thérapeutique indiquées sont bien trop différentes de celles

---

(1) *Sauvages*, Nosologia methodica.

de la Chlorose dont je veux m'occuper ici, pour qu'on puisse leur donner le même nom, si ce n'est par un abus de langage.

Quant à la Chlorose des hommes, c'est ainsi qu'il nomme l'habitus physiologique de divers Indiens qui ont la peau d'une couleur très-pâle, état qui leur est aussi naturel qu'aux Européens leur blancheur (1). Je ne pense pas que l'on en doive faire une maladie, puisqu'au contraire cette couleur forme un caractère distinctif des peuples chez qui on la rencontre. Je ne regarderai donc comme Chlorose proprement dite, que celle des filles et celle des femmes qui vivent dans un état de viduité, ainsi que l'a fait *Frédéric Hoffmann* : « *Sexui verò virili*, dit-il, *nunquam ut* » *nonulli delirantes somniârunt, hic tribuitur morbus, sed* » *solum ad sexum astringitur sequiorem ; et virginibus non* » *tantum nubilibus, sed viduis etiam junioribus, mulieribus* » *extrà viri consortium viventibus ac maritatis sterilibus fa-* » *miliaris est* » (2).

Il est encore inutile d'appeller, ainsi que *Sauvages* (3) et plusieurs autres l'ont fait, Chlorose des femmes enceintes, la décoloration plus ou moins considérable qui survient pendant les trois ou quatre premiers mois de la gestation, décoloration qui est accompagnée de dépravation dans les appétits; ces derniers sont ce qu'on nomme vulgairement *envies de femmes grosses*. Cet état n'étant nullement d'un pronostic

(1) Il en fait deux genres qu'il nomme *chlorosis carthagenica* et *chlorosis bengalensis*.

(2) *Frederici Hoffmani operum omnium physico-medicorum supplementa*, tom. III.

(3) *Sauvages*, loc. cit. *chlorosis gravidarum*.

fâcheux, ne doit jamais être considéré comme affection morbifique, et par conséquent on doit l'abandonner à la seule action de la nature qui sait assez se débarrasser de ce qui lui nuit, au moyen des appétits dirigés par l'instinct.

Afin de donner une description plus méthodique et plus claire de la *Chlorose*, et pour la mieux considérer dans ses divers états d'accroissement, je vais donner l'histoire des symptômes qu'elle présente successivement dans son cours, en la divisant en trois périodes: le premier sera celui du développement de la maladie jusqu'à son état; je l'appellerai *Chlorose commençante* ; je nommerai le second période, *Chlorose confirmée* ; il s'étendra depuis l'état moyen jusqu'à l'époque éloignée où la maladie dégénère en vraie *cachexie* ; le troisième, nommé *Chlorose désespérée*, ira depuis la fin du second période, jusqu'à la terminaison naturelle, qui est la mort.

Premier Période, *Chlorose commençante*. Elle s'annonce communément par un changement plus apparent de jour en jour dans le caractère de la malade. La tristesse, la taciturnité, la bizarrerie même remplacent la jovialité, la douceur. L'indifférence, l'éloignement pour tout plaisir, semblent dominer. La solitude est maintenant préférée à l'agrément des sociétés que jadis l'on aimoit. La malade verse en secret des pleurs dont elle même ignore la cause; tout enfin annonce un goût décidé pour la mélancolie. Ces altérations dans les facultés morales s'accompagnent de désordres physiques qui vont toujours croissant. Alors la malade perd les couleurs qui l'embélissoient; sa face devient pâle, et sur-tout les lèvres; on y aperçoit une légère bouf-

fissure qui est plus sensible le matin immédiatement après le sommeil. Les paupières se cernent; les yeux sont battus, mais la cornée opaque conserve toujours sa blancheur, et ne s'altère point par la teinte jaunâtre; ce qui est un symptôme caractéristique de la Chlorose, qui la distingue de l'ictère. La malade acquiert journellement un défaut d'aisance dans ses mouvemens, qui fait que le moindre travail la fatigue d'abord; elle éprouve des bâillemens assez fréquens, des défaillances, des pandiculations et une propension extrême au sommeil; l'appétit diminue peu à peu, et il semble que les facultés digestives commencent à s'altérer. Les digestions sont peu abondantes et pénibles, les urines rares et dans un état de crudité sensible; enfin le pouls, sans être précisément fébrile, a un caractère de foiblesse et de fréquence qui se manifeste durant tout le cours de la maladie.

C'est ainsi que la Chlorose parcourt son premier période qui peut être plus ou moins long, suivant l'intensité des causes et suivant la constitution des sujets. Aussi ne sauroit-on fixer exactement le commencement et la terminaison de chacun de ces périodes, car ils se confondent toujours. C'est ce qui a fait peut-être que tous les Auteurs qui ont décrit cette maladie se sont contentés de faire l'énumération des symptômes qu'ils avoient pu observer, sans avoir le soin de les présenter dans le même ordre avec lequel ils s'étoient développés; circonstance d'autant plus essentielle, qu'on ne doit vraiement appeller histoire d'une maladie que le tableau chronologique des phénomènes qu'elle a pu offrir.

Deuxième Période, *Chlorose confirmée.* L'on pourra dire que la maladie est parvenue à ce période, lorsque tous les symptômes rapportés ci-dessus empirent, et qu'il s'en manifeste de nouveaux plus graves que les premiers. Ainsi, le caractère devient encore plus morose et plus bizarre; la foiblesse s'accroît; les lipothymies sont plus fréquentes; la pâleur dégénère en une teinte jaune générale, très-marquée, sur-tout à la face; la malade se plaint de céphalalgie gravative, de gêne dans la respiration, avec palpitation de cœur, par intervalle; elle est oppressée après la marche, sur-tout lorsqu'elle monte un terrein élevé, ou bien un escalier; le ventre se tend; il est un peu rénitent et douloureux; il semble même que les principaux viscères vont s'obstruer, ce qui arrive souvent; chez les personnes qui avoient été réglées, les douleurs du bas-ventre augmentent à l'époque de chaque menstruation; les chairs se ramolissent, et la bouffissure devient plus générale; les jambes et les pieds s'engorgent après le moindre exercice, principalement le soir. L'appétit se déprave; il se porte sur des alimens de mauvaise nature ou sur des substances insolites. Ainsi, l'on a vu des filles chlorotiques manger avec délices des fruits verts, du sel, du plâtre, du charbon, de la terre, des excrémens, etc. et les préférer aux meilleurs mets.

Troisième Période, *Chlorose désespérée.* Ce nom semble convenir à l'affection dont je traite, lorsque les malades qui en sont atteintes ont eu la patience, ou plutôt l'insouciance condamnable de la supporter des années entières. Ici le génie aigu n'existant jamais, la nature n'en étant

pas secondée, elle demeure impuissante ; elle résiste long-temps, il est vrai, mais ses forces s'épuisant à la fin, elle ne peut que succomber. L'épuisement de la malade est marqué par l'accroissement de tous les symptômes, sur-tout de la foiblesse qui est au comble, et par la dégénération totale des humeurs : alors la bouffissure se change en œdématie parfaite ; la couleur de la peau est verdâtre et même plombée; la fièvre lente se déclare, et la mort ne tarde guère à terminer tant de maux.

Tels sont à peu près les phénomènes qui caractérisent la Chlorose dans son cours, lorsqu'elle se manifeste dégagée de toute complication étrangère (1).

Quant au pronostic de la Chlorose, il paroît résulter de l'assertion générale de tous les médecins, que cette affection est moins rebelle chez les jeunes filles qui n'ont point été réglées, que chez celles qui l'ont été ; peut-être parce que chez celles-ci la foiblesse est portée à un plus haut degré que chez les premières. Elle est d'autant plus facile à guérir, qu'elle a moins d'ancienneté et qu'elle est moins accompagnée de symptômes fâcheux. On ne doit point regarder comme signe d'un danger plus grand, l'appétit dépravé, ainsi que l'ont fait *Astruc* et plusieurs autres.

---

(1) Je crois assez inutile d'aller donner ici l'explication de tous ces symptômes, ainsi que se sont efforcés de le faire *les Méchaniciens*, dont la fureur de ramener sans cesse les phénomènes du corps vivant à leurs principes hypothétiques, les obligeoit bien souvent de donner la contorsion aux faits, pour les faire cadrer avec les théories qu'ils établissoient ; aussi les rapportoient-ils alors moins comme ils les avoient observés en effet, que comme ils auroient désiré de les observer.

Au reste, cette maladie étant évidemment dans la classe des chroniques, sa durée est infiniment longue, et ce n'est qu'après des années qu'on la voit se terminer souvent par la mort; à moins que l'art ne s'empresse de secourir la nature, qui, ayant insensiblement perdu l'énergie de ses forces, est, comme l'on dit, réduite aux abois. Il est des cas cependant où l'art n'est d'aucune utilité: ainsi, lorsque la Chlorose reconnoît pour cause principale un amour malheureux ou contraint, la jouissance de l'objet aimé produit des changemens favorables et prompts, que l'on auroit en vain attendus d'une thérapeutique polypharmaque trop souvent employée.

illa feri requiem sola doloris habent: —
illa Machaonios superant medicamina succos. Ovid. De art. amat. lib. 2.

Les auteurs les plus respectables qui ont écrit sur la Chlorose, parmi lesquels on compte *Varandæus*, *Mercatus*, *Primerose*, *Roderic à Castro*, etc., semblent tous s'être copiés en assignant les causes prochaines de cette maladie, au lieu d'avoir pris pour guide l'observation aidée d'une logique sévère. En effet, de ce qu'ils voyoient que les pâles couleurs étoient accompagnées ou précédées de la suppression des règles, ils en inféroient que cette suppression en étoit la cause immédiate. Avant d'avancer un tel principe, ils auroient dû examiner, ce me semble, si leur méthode de traitement étoit en rapport avec l'étiologie qu'ils établissoient; et certainement ils se gardoient bien, de crainte de non-succès, d'employer les moyens curatifs suivant l'ordre

que cette théorie indiquoit. La plupart des médecins plus modernes ont, à l'imitation de ceux que j'ai cités, commis la même erreur. Ils ont jugé *à priori* sans faire attention que leur thérapeutique étoit inconséquente, eu égard aux causes qu'ils admettoient. C'est d'après ce défaut de rapport frappant que je me suis cru en droit de rejeter comme fausses les explications que l'on a données jusqu'à présent des causes prochaines de la Chlorose. Je pense que cette affection n'est due qu'à la foiblesse, qu'à ce défaut absolu des forces du systême. Ici l'aménorrhée, loin d'être cause des pâles couleurs, n'est elle-même que l'effet de cette foiblesse; et ce qui peut sans doute confirmer cette assertion, c'est l'examen de la méthode curative la plus employée et la plus efficace. On voit en effet, en réfléchissant sur le traitement de cette maladie, que les remèdes toniques et fortifians en font toujours la base; c'est par eux que l'on débute, et sur eux que l'on s'appesantit plus long-temps, tandis que tous les autres moyens n'agissent qu'en combattant tel ou tel symptôme en particulier, et jamais la cause elle-même. Au contraire, l'emploi des emménagogues seuls, loin d'être salutaire, ne produit que des effets funestes, comme il conste par les exemples nombreux, rapportés par une foule d'auteurs; ainsi le docteur *Chambon* dit avoir vu plusieurs fois des jeunes filles attaquées les unes de fièvre violente et d'hémopthisie, les autres de convulsions, et même d'hémiplégie à la suite du traitement de la Chlorose, par les emménagogues. « L'usage de ces médicamens, dit encore le » docteur *Chambon*, ne seroit pas accompagné de tant d'in- » convéniens, si on ne les prescrivoit pas presque toujours

» seuls et sans avoir fait subir aux malades les préparations » dont j'ai parlé, c'est-à-dire, les toniques, les martiaux, » les amers. »

Ces raisons me paroissent plus que suffisantes pour jeter des doutes sur la théorie reçue, et pour appuyer un sentiment mieux d'accord avec les faits.

Il ne me reste plus qu'à proposer le plan général de curation que l'on doit suivre pour le traitement de la Chlorose. Il découle naturellement de l'étiologie que je viens d'établir, puisqu'il ne consiste qu'à ranimer l'énergie des forces et à dissiper l'asthénie dominante. Ces indications sont les premières qui se présentent au médecin; la considération des phénomènes concomitans doit suivre; on les combat ensuite sans peine, la cause principale une fois détruite.

L'observation nous ayant appris que de toutes les saisons l'été étoit sans contredit la plus favorable à la guérison de la Chlorose, à raison de sa température chaude et sèche, on doit avoir soin que les malades ne respirent qu'un air qui ait ces qualités et qui soit exempt de toute vitiation; et si elles habitent des lieux humides, froids ou marécageux, il faut s'empresser de les faire changer de climat.

Le choix des alimens et des boissons doit être dirigé d'après les mêmes vues; aussi interdira-t-on l'usage des farineux non-fermentés, des crudités et de toute nourriture grossière: on préférera les alimens nourrissans qui peuvent donner des forces, produire un bon chyle, sans cependant trop fatiguer les facultés digestives; il faut même qu'ils soient toujours assez cuits et assaisonnés. Mais, malgré le sentiment de la plupart des auteurs, on respectera les appé-

tits dépravés des malades, au lieu de les contredire ; ils ne peuvent jamais nuire, tant qu'ils ne se porteront pas sur des substances dangereuses par elles-mêmes, comme le seroient, par exemple, des poisons : au contraire, ils peuvent produire des effets salutaires. Malheur à ceux qui méconnoissent les forces médicatrices de la nature ! elles surpassent souvent les efforts insuffisans, de ce que nous nommons notre génie, et nous forcent malgré nous-mêmes à admirer son pouvoir. D'ailleurs je pourrois m'appuyer ici d'autorités infiniment respectables en preuve de mon assertion (1).

L'exercice est d'une utilité généralement reconnue. Cependant on doit en distinguer l'espèce, vu les inconvéniens qui accompagnent quelques-uns d'entr'eux ; ainsi la promenade à pied, préconisée par plusieurs auteurs, n'est pas certainement aussi avantageuse que la promenade à cheval. Les Chlorotiques sont dans un état de foiblesse si grand, que le moindre mouvement progressif les fatigue ; d'ailleurs la marche augmente momentanément l'enflure des jambes, ce qui nécessite ensuite un repos prolongé, qui détruit les effets que l'on devoit attendre de ce moyen. Le docteur *Chambon*, qui prescrit l'équitation de préférence à la promenade à pied, voudroit que les filles se tinssent à cheval à la manière des hommes. « L'écartement des cuisses, dit-il, favorise la » circulation ; cette position est moins gênante que d'être » de côté. Celle-ci cause de l'engourdissement, parce que

(1) Voyez *Marcellus Donatus*, *Amatus-Lusitanus*, *Sauvages*, etc.

» le tronc se plie pour être vis-à-vis la tête du cheval, » l'épine se contourne, et les viscères du bas-ventre sont » comprimés. Il y a d'ailleurs une espèce de chatouillement » dans les parties extérieures de la génération, qui est » utile pour les filles qui ne sont pas réglées, quand elles » montent à la manière des hommes. Il en résulte un » ébranlement léger des nerfs qui se distribuent à la vulve, » au périnée et à l'anus, et cette sorte de commotion donne » plus de ressort aux parties que j'ai nommées, ainsi qu'à » celles qui leur sont adhérentes. »

La danse, cet exercice si agréable, pour lequel presque toutes les femmes ont un goût passionné, peut être avantageusement mise en usage. Le plaisir qu'elle leur fait éprouver les empêche de s'apercevoir seulement si elle les fatigue. Le Professeur *Seneaux*, qui nous a souvent fait l'éloge de la danse avec les jeunes garçons, nous dit en avoir obtenu des succès merveilleux.

J'aimerois beaucoup encore que l'on employât, chez les personnes d'une classe aisée, l'étude de la musique, tant vocale qu'instrumentale : indépendamment de l'action qu'elle produit méchaniquement sur les parties qui agissent, l'influence que cet art charmant exerce sur le systême est trop reconnue, pour qu'il n'y ait pas lieu d'en espérer un double effet.

Le mariage offre de très-grandes ressources ; « *Venus uti-* » *lissima est*, dit Primerose, *quiâ vasa ob agitationem, cons-* » *tricationem et permixtionem corporum incalescunt, aperiun-* » *tur et relascantur, et succedente partu, per lochia com-* » *modè expurgantur* ». On doit le conseiller au commen-

cement de la maladie ; car dans les derniers périodes il ne peut qu'être nuisible, en épuisant les forces au lieu de les ranimer, ainsi que l'avoit judicieusement observé *Varandæus*.

Au reste, il faut que les malades évitent, autant qu'il leur est possible, les passions tristes auxquelles elles sont déjà disposées, et qu'elles tâchent de s'en distraire par des objets de dissipation et des amusemens variés.

Les moyens thérapeutiques doivent être unis au plan d'hygiène que je viens de tracer. Les plus puissans, ceux qui détruisent la cause même de la maladie dans son essence, sont, comme nous l'avons déjà dit, tous les remèdes toniques parmi lesquels on préfère les diverses préparations martiales. Ainsi, la limaille de fer, le safran de mars apéritif, l'éthiops martial, les fleurs martiales de sel amoniac, la teinture de mars, le vin chalibé, seront administrés avec avantage. On les combinera avec les toniques amers, les stomachiques et les apéritifs, à des doses convenables et sous la forme la mieux appropriée, tant pour l'utilité que pour la commodité des malades.

Les eaux minérales ferrugineuses ne doivent point être négligées, sur-tout dans le principe. L'usage en sera continué pendant un certain temps, ayant soin d'en modérer les doses; car elles ont l'inconvénient de contre-balancer l'action tonique du fer par l'influence débilitante du véhicule trop abondant. Parmi les plus vantées, on peut faire choix de celles de *Vichi*, de *Plombiers*, de *Spa*, etc.

Ce ne sera qu'après l'emploi soutenu du traitement tonique et les bons effets qu'il aura pu produire, que l'on s'occupera de combattre les symptômes concomitans, comme la

suppression des règles. Aussi, ne fera-t-on usage des emménagogues que quand on verra la maladie diminuer sensiblement d'intensité et mettre fin à ses progrès, les forces se renouveller, le tissu des chairs se raffermir, en un mot, tous les symptômes prêts à cesser.

La saignée, et principalement celle du pied, a été recommandée par presque tous les Auteurs. Elle a l'avantage, ont-ils dit, de diminuer la pléthore et de provoquer l'écoulement menstruel : je crois qu'elle ne doit guère être employée dans la Chlorose; car cette maladie ne s'accompagne presque jamais de pléthore, quoi qu'on en ait dit ; d'ailleurs ce moyen peut être remplacé par les bains, les pédiluves qui offrent moins d'inconvéniens. Aux bains, on joindra les remèdes nommés proprement emménagogues, tels que les préparations aloëtiques, la mirrhe, le castoreum, le musc, l'assa-fœtida, les plantes aromatiques. Je voudrois, avec le docteur *Chambon*, qu'on dirigeât leur action principalement sur la matrice, en les employant soit en topiques, soit en lavemens ou en fumigations. L'électricité peut aussi être mise en usage avec succès comme emménagogue, ainsi que le prouvent les observations publiées par *Mauduit*, dans les mémoires de la Société de Médecine.

Ainsi, en employant avec constance et avec sagesse les divers moyens que j'ai indiqués, le médecin pourra se promettre des succès aussi doux que flatteurs, dans une maladie qui bien souvent entraîne au tombeau ce sexe aimable qu'elle détruit dans ses plus beaux jours, après lui avoir enlevé un des attributs qui nous le rendent si cher.

F I N.

L'AUTEUR tâchera de répondre aux objections qui lui seront faites

PAR LES PROFESSEURS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

Médecine légale.	G. J. RENÉ, *Directeur.*
Physiologie, et Anatomie.	C. L. DUMAS. J. M. J. VIGAROUX.
Chimie.	J. A. CHAPTAL. J. G. VIRENQUE.
Matière médicale et Botanique.	A. GOUAN. J. N. BERTHE.
Pathologie.	J. B. T. BAUMES. P. LAFABRIE.
Médecine opérante.	A. L. MONTABRÉ. . . . . .
Clinique interne.	H. FOUQUET. V. BROUSSONET.
Clinique externe.	J. POUTINGON. A. MEJAN.
Accouchemens, maladies des femmes, éducation physique des enfans.	J. SENEAUX. . . . . .
	Paul-Joseph BARTHEZ. Auguste BROUSSONET.